



Réjean Tremblay

**Princesse
Yennenga**

ROMAN



CHAPITRE 1

Une odeur prenante. Un mélange d'épices, d'humidité et de fumée. Ouagadougou baigne dans ce parfum d'Afrique. Chaque soir, la fumée envahit la ville et les villages, et rappelle que le feu et l'eau y sont source de vie.

Dans les maisons faites de banco, terre rouge séchée, des femmes se lèvent avant l'aube pour aller chercher l'eau. Parfois, elles doivent marcher deux ou trois kilomètres avant que le soleil se lève. À peine revenues à la case familiale, elles repartent pour dénicher des brindilles de bois ; sur le feu, elles prépareront le tô pour les repas.

Le soir, on mange la pâte de mil avec les doigts. Puis, les enfants se couchent dans la maison de briques de terre, laissant une toute petite place pour leur mère. Sans eau et sans électricité, la vie s'arrête quand le soleil disparaît.

À l'aéroport, tout près du centre-ville de Ouagadougou, l'odeur du kérosène des avions s'ajoute au cocktail d'accueil.

Le soir tombe, et le Burkina Faso se charge d'odeurs et de mystères...



Le gros Airbus 340 d'Air France survolait Ouagadougou. Il atterrirait dans quelques minutes. Près du carrousel à bagages de l'aéroport, les hommes qui s'improvisaient porteurs étaient fébriles. Il y avait toujours un touriste qui, ignorant la valeur de l'argent local, leur donnait un pourboire démesuré. Parfois, on pouvait recevoir un billet de cinq euros, de dix dollars américains. C'était ce voyageur qu'il fallait repérer. Celui grâce auquel on pourrait nourrir les siens pendant trois ou quatre jours.

Dans l'Airbus, Julie Bertrand s'était installée près d'un hublot. Sa blondeur et sa beauté sensuelle lui avaient valu un service particulièrement empressé dans la classe Espace, presque déserte depuis l'escale de Paris. Les coupes de champagne s'étaient succédé, et même si Julie avait été raisonnable, elle se sentait un peu grise.

Et pourtant, à trente-deux ans, chirurgienne et gynécologue, elle aurait pu être inquiète. Le lendemain, elle allait se lancer dans l'aventure d'une vie.

Penchée au hublot, elle regardait la grande métropole burkinabé s'étaler sous ses yeux. Elle l'avait lu en se préparant à sa mission, Ouagadougou comptait plus d'un million d'habitants, mais le dernier recensement avait été fort approximatif. À cause des coupures d'électricité, les lumières de la ville étaient éparées. Rien de comparable à ce qu'elle avait vu en survolant Montréal, New York ou Paris.

Elle boucla sa ceinture et respira à fond. Sa poitrine lourde mais ferme avait attiré dès l'embarquement le regard de l'agent de bord, qui avait décidé que «la Canadienne valait le coup du champagne». Mais Julie n'avait pas répondu à ses sourires. Avait ignoré ses avances subtiles. Son esprit était ailleurs.

Encore quelques secondes et elle pourrait appeler David. Pour le rassurer et le remercier. Son amoureux lui avait offert le billet en classe affaires et elle en avait pleinement profité. Quand on pouvait jouir d'un confort de grand hôtel et d'une attention de tous les instants, les heures qui s'étiraient devenaient un plaisir.

Elle sourit, perdue dans ses pensées. À peine quarante-huit heures auparavant, elle était encore dans une salle d'opération, en train de retirer un énorme fibrome de l'utérus d'une patiente. Entourée d'infirmières et d'assistants, elle avait procédé à l'ablation avec une habileté et un sens professionnel de haut niveau.

Depuis plus d'un an, cependant, quand elle était coincée dans les innombrables bouchons de circulation de Montréal, Julie, réfléchissant à sa vie, trouvait qu'elle s'embourgeoisait de plus en plus. Travail à l'hôpital et en clinique, superbe BMW pour rentrer à son chic condo de l'île des Sœurs, le quartier des nantis de Montréal, conjoint sérieux, médecin comme elle – tout était parfait. Pourtant, la jeune femme sentait au plus profond de son âme qu'elle avait besoin de bouger, de relever un défi, de se lancer dans une aventure qui lui permettrait de retrouver la fille audacieuse qu'elle avait été jadis. Comme cette fois où elle avait organisé un boycott des cours à la Faculté de médecine. Il y avait déjà dix ans de cela.

Elle sentit le choc des roues sur la piste. Quelques minutes plus tard, l'avion s'arrêta. Déjà, elle allumait son portable, pressée de vérifier s'il fonctionnait, comme on le lui avait promis. L'appareil capta un réseau local. Elle sourit et composa le numéro de David.

« Allô, chéri ! Je suis arrivée... »

David se battait dans la circulation du boulevard Décarie, mais la voix de Julie le fit sourire. Sa belle blonde s'était tapé le vol Montréal-Paris, puis, après une attente de plusieurs heures à Charles-de-Gaulle, elle avait passé encore cinq heures et demie dans l'avion qui l'emmenait à Ouagadougou. Mais, si elle l'appelait, c'est que le voyage s'était bien déroulé.

« Je suis à Ouagadougou. J'ai rien vu encore, mais je voulais te remercier. La classe affaires, c'est le grand luxe ! C'est le plus beau cadeau qu'un chum pouvait faire à sa blonde, dit-elle d'un débit saccadé, alors que l'hôtesse lui apportait sa légère veste qu'elle traînait depuis Montréal. Je t'embrasse, je te laisse, on ouvre la porte », conclut-elle en soufflant un dernier baiser à la caméra du portable.

Elle laissa passer un notable burkinabé qui lui avait donné sa carte pendant le vol, puis elle surprit le regard de l'agent de bord qui s'attardait sur elle. Cette fois, il la troubla. Le désir qu'elle éprouvait soudain semblait démesuré. Peut-être était-ce la chaleur humide de la nuit qui envahissait la cabine... Elle huma l'air, et les odeurs caressèrent ses narines. Elle était excitée comme lors de son premier jour de garde à l'hôpital du Sacré-Cœur.

« Je présume que vous descendez à l'hôtel Ouaga 2000 », fit l'agent.

Elle lui sourit en faisant non de la tête et elle sortit sur la petite passerelle, en haut de l'escalier permettant aux passagers de descendre jusqu'à l'autobus qui attendait sur le tarmac. Elle ne voulait surtout pas gonfler son ego de gars en uniforme en lui laissant entendre qu'elle avait été fugitivement troublée.

Elle demeura immobile un instant. Le petit aéroport lui rappelait celui de Bagotville, en mille fois plus délabré. La chaleur et les parfums l'avaient happée. En quelques secondes, la sueur colla son chemisier sur son dos. « C'est donc ça, la chaleur de l'Afrique de l'Ouest... », se dit-elle.

Elle s'y était préparée lors de ses rencontres avec les envoyées de l'épouse du président burkinabé à Montréal. C'étaient elles qui l'avaient convaincue de venir au Burkina Faso pour former des chirurgiens et transmettre son expertise à des médecins locaux. Tant de jeunes femmes souffraient le martyre en Afrique parce qu'on les avait excisées. Tant de jeunes femmes souffriraient encore cette nuit, pendant que leur grand-mère leur charcuterait le clitoris avec la lame d'un couteau ou un tesson de bouteille. Julie avait eu des frissons en prenant conscience de l'horreur que vivaient des millions de jeunes Africaines... tout en se demandant si elle allait changer sa BMW pour une Audi.

La jeune chirurgienne sentit qu'on la poussait dans le dos. Elle se secoua, descendit l'escalier et s'engouffra dans le car, où elle fut accueillie par une forte odeur de transpiration. « Je suis loin de ma BMW », songea-t-elle en tentant de s'approcher d'une fenêtre. Mais on continuait d'entasser des passagers dans le vieux car dégingué, et Julie se demanda tout à coup ce qu'elle pouvait bien être venue faire dans un aéroport de brousse à Ouagadougou.



Le carrousel était encombré de nombreuses valises et boîtes que les employés de l'aéroport jetaient sans précaution sur

le tapis usé. Un désordre total, étourdissant. Et les dizaines de jeunes Burkinabés qui couraient autour du carrousel n'avaient rien pour apaiser Julie.

« Madame, je vais porter ta valise ! » lui lança un enfant d'une douzaine d'années.

Il était nu-pieds, mais son t-shirt usé était propre. Ses parents l'avaient envoyé à l'aéroport pour qu'il tente d'y récolter quelques francs de l'Afrique de l'Ouest. Des CFA, comme on appelait cette devise. Avec un peu de chance, le gamin pourrait gagner le salaire moyen de toute une journée.

Un autre jeune avait repéré Julie. Sa blondeur attirait irrésistiblement l'attention au milieu de la cohue.

« Je veux aider, moi aussi ! »

Énervée, fatiguée, Julie serrait son sac contre elle en surveillant les valises qui défilaient.

« Non, merci... Je vous remercie... J'ai un ami. »

Il en fallait beaucoup plus pour les décourager.

« Il est où, ton ami ? »

Elle ne répondit pas. Elle cherchait Anthony du regard ; il lui avait promis de la retrouver au carrousel.

C'était peut-être la chaleur, cette fumée qui la faisait déjà tousser, la fatigue sans doute, mais Julie sentit un début de panique l'envahir. Elle se raisonna en se rappelant de laisser de côté ces préjugés qu'ont parfois les Occidentaux envers les républiques de bananes : « Personne ne volera mes précieuses valises, je suis au pays des hommes intègres », se répétait-elle, plantée dans cette salle bondée, pendant que son regard allait du convoyeur à la sortie bondée de passagers. Le « pays des hommes intègres », c'est le surnom qu'on donne au Burkina Faso.

Enfin, la valise rouge de Julie apparut. Elle esquissa un mouvement pour s'avancer, mais le garçon était alerte.

« Je vais prendre ta valise, madame. »

Avec une agilité et une force surprenantes, il saisit la valise et la tira vers lui.

« Non. Donne-la-moi. Je suis capable.

– Elle est trop lourde... Je suis fort! »

Gagnée par l'impatience, Julie renonça à faire l'éducation de ce gamin qui à cette heure aurait dû être au lit. Elle s'empara de sa valise d'un geste brusque, mais fut distraite par l'arrivée d'une caisse de métal sur le vieux convoyeur à bagages. La jeune femme, rageant intérieurement, tenta de se frayer un chemin vers la caisse tout en gardant un œil sur sa valise. Il faisait si chaud dans cette cohue, et tout devenait si compliqué.

« Et où donc est Anthony? Il m'avait promis... »

Sur ce, elle entendit une voix amusée :

« Julie! Julie! »

Anthony Kabré, Burkinabé d'origine, chirurgien urologue à l'hôpital du Sacré-Cœur, était déjà à Ouagadougou depuis trois jours. Il lui fit un clin d'œil et bondit sur le carrousel pour prendre la grosse caisse remplie d'instruments chirurgicaux et de médicaments. Quand il la déposa à ses pieds, elle lui sauta au cou.

« Anthony! Je suis tellement contente de te voir. T'étais où? »

Elle était belle à croquer, ses cheveux blonds plaqués contre son visage par la sueur et la poussière, grande et athlétique avec ces rondeurs qui la rendaient si féminine. Costaud, la peau encore plus foncée que d'habitude lui

sembla-t-il, Anthony l'embrassa à la burkinabé, quatre fois sur les joues, et se mit à rire.

« Excuse-moi. La voiture est tombée en panne... Hé! les jeunes! Emportez cette valise jusqu'à la voiture, là-bas. »

Anthony prit la lourde caisse et entraîna Julie à sa suite, jusqu'à une vieille Renault rapiécée.

« La limousine du docteur Bertrand est avancée, lui dit-il en indiquant du menton l'in vraisemblable tacot qui crachait une fumée noire et puante. J'ai laissé le moteur tourner, sinon il ne redémarre pas toujours.

– C'est pas très bon pour l'environnement, dit-elle en riant, mais le docteur Bertrand remercie le docteur Kabré. »

Sa fatigue et sa nervosité s'étaient envolées. Elle était rassurée de retrouver Anthony, et la chaleur et les parfums de l'air prirent une autre signification. Malgré la puanteur du diesel des vieux taxis qui attendaient dans le parking de l'aéroport, elle trouva tout à coup que l'Afrique redevenait romantique. Comme dans les rêveries qui l'avaient habitée quand elle avait entrepris les premières démarches pour sa mission au Burkina.

« Qu'ils fassent attention, tous mes vêtements et mes effets personnels sont dans cette valise!

– T'inquiète pas, ce sont les mêmes jeunes qui se sont occupés de mes bagages. Les Burkinabés sont honnêtes. Tu vas les adorer.

– Tu as déjà découvert ça en trois jours? »

Une toux sèche l'empêcha de répondre. Elle le regarda, intriguée.

« Tu es grippé? »

Il toussa encore.

« C'est la poussière ! Les yeux vont te chauffer et tu vas avoir la gorge en feu après quelques jours. Faut boire... Ça dilue. »

Elle pensa qu'avec la grande aventure qui les attendait, ce n'était pas une toux qui allait les ralentir. Elle entendit soudain une exclamation de joie : Anthony venait de donner un euro à chacun des jeunes porteurs. Ils venaient de gagner en quelques minutes plus d'argent que leur père n'en gagnerait ce jour-là.

Anthony ouvrit la portière et Julie monta dans le tacot. Elle faillit déchirer ses jeans sur un ressort qui avait percé le tissu élimé du siège et se tourna vers Anthony.

« Bienvenue à Ouagadougou », dit-il en lui adressant un drôle de sourire.



Ouaga, comme les Burkinabés surnomment leur capitale, est une ville d'une autre époque. Le soir, les rues sont éclairées par secteurs, selon un horaire et une organisation qui semblent aléatoires. Il suffit parfois qu'un ministre habite dans une rue pour que les autorités décident d'y installer l'éclairage.

Mais ce qui frappa encore plus Julie, c'est la présence des mobbyettes chinoises qui, dans les rues, côtoyaient les ânes et les piétons tirant de lourdes charrettes, même à cette heure de la soirée. Pendant quelques longues secondes, elle revit le boulevard Décarie, où elle peinait tant dans la circulation dense. « Mais, Décarie, c'est rien, absolument rien », se dit-elle, perdue dans ses pensées. Des Mercedes, des Toyota, de vieilles Chevrolet, dans lesquelles ne se

trouvait la plupart du temps qu'une seule personne, c'était le grand confort. Dans ces voitures-là, aucun ressort ne chatouillait désagréablement les fesses des passagers, il n'y avait pas d'odeur de diesel mal brûlé, ni cette poussière rouge et cette fumée qui envahissaient l'ancien taxi que conduisait Anthony, rafistolé avec de la broche et de la corde.

Julie s'était préparée à un choc culturel. Ce qu'elle vivait était un choc personnel. « Je suis une femme gâtée », songea-t-elle. Et le visage de son David s'imposa. Elle avait peut-être commis une erreur quand elle avait renoncé à le convaincre de la suivre dans cette aventure. Au fil de ses pensées nébuleuses, elle pressentait que ce voyage la changerait complètement. Quand elle rentrerait à Montréal, elle ne serait plus la même.

Elle regarda Anthony qui se gavait de ces images lui rappelant ses racines. Manifestement, son grand ami était déjà un peu différent. L'Afrique avait entrepris son œuvre. Mais ce n'était peut-être que son imagination, enfiévrée par la fatigue.

« Puis, comment tu trouves Ouaga ?

– C'est pas comme je l'avais imaginé.

– Ce n'est pas Haïti... C'est autre chose. C'est épouvantablement pauvre, mais c'est une société bien organisée », lui dit-il en pilotant d'une main sûre dans le ballet des mbyettes et des charrettes.

Non, ce n'était pas Haïti, mais il se passait quand même des choses atroces dans tous ces pays d'Afrique de l'Ouest, le Burkina, le Niger, la Côte d'Ivoire, le Mali, le Cameroun, une vingtaine de pays où deux cents millions de personnes

parlaient français. Les populations en étaient majoritairement chrétiennes ou musulmanes, mais dans tous ces pays découpés arbitrairement par les colonisateurs français et belges, on avait préservé les grandes traditions animistes.

« C'est peut-être une société bien organisée, répliqua Julie en apercevant à travers la poussière l'enseigne de l'hôtel Splendid mais des milliers de jeunes filles se font charcuter chaque année.

– Je sais. Mais il ne faut pas juger tout un peuple sur certaines de ses coutumes.

– Les fistuleuses que j'ai opérées à Montréal m'ont tellement bouleversée... »

Anthony la contempla avec ce mélange d'amour et d'amitié qui les unissait.

« Nous y sommes, Julie. On a six semaines devant nous. On va opérer, on va examiner des patientes, tu vas procéder à des accouchements difficiles, on va faire de la formation... On ne pourra pas sauver toutes les femmes, mais on va en aider plusieurs. »

Elle ne répondit rien.

« Nous y sommes », répéta Anthony en avançant son tacot sous les lumières de la façade du Splendid.

Julie descendit et deux agents de sécurité s'approchèrent pour la protéger des marchands de pacotille qui fonçaient vers elle. Ils étaient une douzaine malgré l'heure tardive. Certains proposaient des cartes d'appel pour téléphones portables, d'autres des revues européennes; des femmes avaient des nappes ou des jupes africaines multicolores sur le bras. Le regard désespéré, ces pauvres gens insistaient.

Pour la plupart, c'était la dernière chance de gagner quelques francs pour acheter un bol de riz le lendemain.

Julie leur dit, en souriant, qu'elle était fatiguée. Ils désiraient vivement lui vendre quelque chose, mais gardaient leur dignité. À Ouagadougou, devant le Splendid, on conservait un certain décorum. On avait la fierté d'être un commerçant, pas un mendiant.

Mais Julie n'eut pas le temps d'observer davantage ce qui se passait sous le luminaire de l'hôtel. Anthony la tira fermement par la main.

« Viens, lui souffla-t-il à l'oreille, ne leur promets rien.

– Mais on pourrait au moins...

– Non. Entre dans l'hôtel. Sinon, ils vont faire passer le mot et tu ne pourras plus mettre les pieds dans la rue sans te faire harceler. »

Elle avait envie de protester, mais Anthony et les deux agents ouvraient la porte. Soudain, l'air climatisé la saisit. Elle frissonna en savourant cette fraîcheur qui contrastait brutalement avec la chaleur qui l'écrasait quelques secondes plus tôt.

Le réceptionniste, tiré à quatre épingles dans son complet marine, lui tendait déjà la clé magnétique. Il prit l'empreinte de la carte de crédit de Julie et lui dit, dans un français élégant qui la surprit :

« Nous réglerons les autres formalités demain matin. Vous devez être fatiguée. » Elle apprécia sa sollicitude et suivit Anthony vers l'unique ascenseur, dans le hall.

« Je sais que ça ne paraît pas toujours, mais c'est un quatre étoiles !

– Je suis tellement fatiguée que je dormirais sous une tente dans la jungle, lui lança-t-elle avec un sourire las.

– Tu vas voir, tu vas prendre la meilleure douche de ta vie... Euh, n'oublie pas de fermer la bouche sous le jet d'eau. Les maladies sont partout et dans tout.

– Hé, Kabré, tu parles à un médecin, pas à une nouille», répondit-elle en riant et en montant dans le petit ascenseur.

« Enfin ! Une douche ! se dit-elle peu après en ouvrant la porte de sa chambre avec la carte magnétique. Le bonheur, c'est être propre. »



David Messier retira son imperméable trempé et le suspendit à un crochet, dans le vestibule du condo qu'il partageait avec Julie à l'île des Sœurs. Quand il était sorti de l'hôpital en fin de journée, de forts vents lui avaient envoyé à la figure des trombes de pluie froide. Novembre approchait.

L'appartement était moderne, luxueux. Les œuvres d'art sur les murs témoignaient du bon goût de ses occupants. De leur bon goût et de leurs moyens financiers, aussi. Les deux grands Tex Lecor dans le salon avec vue sur le fleuve valaient la moitié du salaire annuel d'un ouvrier.

David avait trente-cinq ans. Urgentologue à Sacré-Cœur, c'était un médecin dévoué et efficace. Fils de bonne famille d'Outremont, il avait été sérieux toute sa vie. Même durant les années turbulentes de l'adolescence, il avait été le premier de classe que toutes les mères rêvent d'avoir pour fils.



EN MISSION HUMANITAIRE AU BURKINA FASO, Julie Bertrand, jeune gynécologue québécoise, est confrontée aux odeurs, à la chaleur et à la sensualité brutes de la terre d'Afrique. Mariage incertain de traditions et de modernité, luttes de pouvoir, règles sociales aux couleurs d'ailleurs, femmes au corps meurtri... et cet homme qui vient chavirer ses certitudes: tout la porte à mille lieues de son quotidien et d'elle-même.

RÉJEAN TREMBLAY est journaliste, chroniqueur, scénariste et producteur. On lui doit une vingtaine de miniséries et de téléseries parmi les plus marquantes de la télévision québécoise, dont *Lance et compte*, *Scoop*, *Urgence* et *Casino*. *Princesse Yennenga* est son premier roman.



ISBN 978-2-7619-3324-7

